



Reportage

J'ai participé à un "apéro de la mort"

Frédéric Manzini publié le 07 décembre 2023 6 min

À Paris mais aussi à Metz, Chartres, Bordeaux, Marcq-en-Barœul ou Couëron : des « apéros de la mort » s'organisent un peu partout. Il ne s'agit pas du dernier jeu à la mode mais bien d'une réunion où l'on peut venir librement discuter de ce dont on n'ose d'ordinaire pas parler : la mort. Pourquoi ce concept rencontre-t-il un tel succès ? **Frédéric Manzini** s'est fait reporter d'un soir.

Une quinzaine de personnes qui ne se connaissent pas – et qui, pour la plupart, ne se reverront jamais – mais qui choisissent de se réunir pour parler intimement de la mort autour d'un verre ? L'idée peut sembler incongrue au premier abord. Elle est née 2004 à Neuchâtel à l'initiative d'un sociologue et ethnologue suisse, conservateur du musée d'ethnographie de Genève, spécialiste du domaine des rites mortuaires et de l'accompagnement de la fin de vie, **Bernard Crettaz**. Il avait imaginé que l'atmosphère conviviale et informelle d'un troquet pourrait permettre d'aborder la thématique de la mort autrement que sur un ton empesé, solennel et grave. Étendue rapidement à tous les cantons romands puis au-delà des frontières, l'initiative séduit un large public, qui trouve là l'opportunité d'aborder une thématique concernant tout le monde, mais dont souvent seuls les assureurs et les pompes funèbres s'autorisent à parler publiquement... Et ce non pas d'une manière qui puisse répondre à tous les enjeux existentiels et affectifs que la mort soulève.

La mort, indécente et "invisibilisée"

C'est bien là tout le problème : la mort est un sujet éminemment important mais nous n'avons pas l'occasion d'en parler, et encore moins dans un mode de vie moderne, urbain, individualiste et pressé. Une question de temporalité, d'abord : les injonctions sociales poussent les endeuillés à se relever pour aller bien, même très bien et, si possible, très vite. Au bout de quelques mois, raconte une participante, on vous reprochera de ne pas être passé à autre chose ! Or au-delà de cette temporalité resserrée, c'est d'une manière générale la place de la mort dans la société qui pose difficulté. Les différents participants à « l'apéro de la mort » en dressent le constat : dans les temps passés, et surtout à la campagne [[comme le chantait avec sarcasme et tendresse Georges Brassens](#)], la mort était entourée de rituels qui lui donnaient une réalité tangible, qu'il s'agisse de dresser des draps de couleur devant la maison du défunt, d'apposer des affichettes sur les murs des maisons ou de publier des annonces dans les journaux, de rendre visite à la famille du défunt, de participer à des veillées funéraires où le corps est exposé, de faire de longues processions pour lui rendre hommage, de porter l'habit noir, etc. **Edgar Morin** avait fait un constat similaire dans [L'Homme et la Mort](#) (1976), en montrant que la société contemporaine et individualiste tendait à repousser la mort toujours plus loin, hors de sa vue et hors du cycle de la vie. L'abandon des rituels d'accompagnement renvoie les endeuillés à une solitude nouvelle particulièrement violente qui les oblige à se débrouiller seuls avec leur douleur, au mieux avec quelques lectures solitaires.

Et l'entourage ? Aborder le sujet avec les membres de la famille est délicat car il faut composer avec leur propre deuil, qui a ses modalités et ses exigences. Les endeuillés témoignent tous, sans exception, de leur crainte de peser sur l'humeur de leurs proches et s'interdisent de leur imposer un sujet de discussion que la plupart des gens préfèrent éviter, comme s'il allait leur porter malheur ou comme si le simple fait d'oser aborder le sujet était déjà en une agression en soi. Il n'est pas tant difficile de parler de la mort que d'en entendre parler. Or ce qui frappe dans les apéros de la mort, c'est justement la liberté avec laquelle les différents intervenants s'emparent du sujet pour raconter leur histoire ou rebondir sur celles des autres. L'espace de discussion ainsi ouvert n'est pas sans rappeler le début du [Phédon](#) de **Platon** où, dans sa prison et alors qu'il sait qu'il vit ses dernières heures, Socrate étonne par la sérénité avec laquelle il aborde sa mort prochaine, dont l'imminence ne le dissuade en rien d'entamer un magnifique dialogue philosophique sur la signification de la mort, alors que certains de ses amis ainsi que sa femme Xanthippe sont trop éplorés pour prendre part à la discussion.

Est-il bien sérieux de faire de la mort une conversation de bistrot ?

Sans détour, sans inhibition mais pas sans détachement : tel semble être le parti pris adopté par les « apéros de la mort » qui appellent un chat un chat, et la mort la mort. Autour d'un mojito, d'un Coca, d'un chardonnay ou d'une bière, dans une salle à l'écart d'un bar animé situé sur les Grands Boulevards, la discussion est vive, jouée et pas du tout lugubre, même si les histoires personnelles qui sont racontées ce soir-là sont graves : une première personne pense quotidiennement à la mort après avoir vu mourir ses parents dans un accident de voiture à l'âge de 8 ans puis ses parents adoptifs des années plus tard, une autre a longtemps ressenti une peur phobique de tout ce qui touchait à la mort au point de s'effondrer sitôt la question évoquée, une troisième explique que toute sa vie a été « giflée » par les deuils successifs qu'elle a traversés, une quatrième raconte qu'elle a longtemps rêvé de la mort de son père même s'il représentait pour elle un *Highlander* immortel jusqu'à ce qu'il décède à son tour, à 91 ans. Quelques larmes coulent alors, mais dans un sourire. Un sourire partagé.

Le deuil donc, mais aussi la fin de vie médicalisée et l'euthanasie, le suicide, les regrets et l'appréhension du vide qu'on laissera après sa propre mort : autant de thèmes abordés ce soir-là, où les témoignages se mêlent à des réflexions plus générales. Les deux animatrices de la soirée, bénévoles à l'association [Happy End](#), **Sarah Dumont** et **Sophie Poupard-Bonnet**, ne délivrent pas de leçons mais répartissent la parole, apportent quelques conseils pratiques à ceux qui le demandent et informent de l'émergence de nouveaux métiers – comme celui de « biographe hospitalier », qui aide ceux qui se savent condamnés à faire le bilan de leur existence, pour mieux se familiariser avec la mort et apprivoiser la perspective de leur propre disparition.

Peut-on "apprendre à mourir" ?

Peut-on pour autant « apprendre à mourir » ? L'idée d'une préparation à la mort, qui revêt différentes significations selon les philosophes qui l'envisagent (Platon, **Cicéron**, **Montaigne** et **Nietzsche** notamment) n'est peut-être pas qu'une « simple galéjade », comme le suggérait **Vladimir Jankélévitch** dans son essai [La Mort](#) (1977). On peut en effet apprendre à accepter la

mort, à condition de prendre le temps de la réflexion posée pour évaluer ce qui mérite d'être vécu et dit au cours de son existence, comme nous y invitent les deux heures que durent ces apéros étonnamment conviviaux. Leur fondateur, Bernard Crettaz, se défendait de toute intention « thérapeutique » lorsqu'il a imaginé ce qu'il appelait alors les « cafés mortels ». À ses yeux, ceux-ci ne devaient pas chercher à guérir d'une angoisse ou à calmer une douleur mais plutôt permettre de trouver leur juste expression en offrant un contexte permettant de rompre ce qui finit par être pesant dans le deuil, à savoir l'isolement et le silence.

“Les participants qui s'expriment prennent un immense risque : mettre des mots sur ce qui paraît non dicible, non formulable, non avouable. On observe une profonde métamorphose de soi-même lorsque l'univers intime a été avoué, formulé, énoncé, mis en paroles. Tout se passe comme si, dans cet acte élémentaire du dire, quelque chose de tout nouveau et de libérateur était né en vous”

Bernard Crettaz, *Cafés mortels : Sortir la mort du silence*, Labor et Fides, 2010, pp. 99-100

Il y a pourtant bien sûr quelque chose qui relève de la psychanalyse (la « *talking cure* ») dans cet encouragement à « parler de la mort » (pour reprendre le titre d'[une conférence](#) donnée par **Françoise Dolto** publiée à titre posthume). Mais ce n'est pas seulement la parole mais aussi l'écoute qui se trouve être libérée, pour permettre aux participants de se sentir mieux à l'issue de ces apéros. On comprend alors tout le rôle que joue aussi cette véritable institution de sociabilité qu'est le bistrot – *et dont on peut déplorer que lui-même se porte si mal, au regard des statistiques qui font même se demander s'il ne serait pas en voie d'extinction*. Échanger librement avec des inconnus, sans enjeu et sans crainte du jugement, bref « faire bistrot », n'est-ce pas déjà une bonne manière d'être pleinement vivant ?

EXPRESSO : LES PARCOURS INTERACTIFS

Comme d'habitude...

On considère parfois que le temps est un principe corrosif qui abîme les relations amoureuses. Mais selon le philosophe américain Stanley Cavell l'épreuve du quotidien peut être au cœur d'un principe éthique : le perfectionnisme moral, qui permet à chacun de s'améliorer au sein de sa relation amoureuse.

Découvrir

Tous les Expresso

SUR LE MÊME SUJET

Article 14 min

Rendez-nous nos cafés et bistrots !

Victorine de Oliveira 09 mai 2020

Jugés “non indispensables à la vie du pays”, les cafés, bistrots et bars sont fermés depuis près de deux mois...



Article 7 min

Bertrand Quentin : “Le handicap nous dit qu'il y a des manières différentes d'être humain, que l'homme se définit aussi par ses manques”

Octave Larmagnac-Matheron 01 septembre 2021

Les Jeux paralympiques, qui s'achèvent cette semaine, sont presque le seul moment où l'on entend parler de...



Article 3 min